Paul Guth remplace Françoise Giroud pour parler de Françoise Giroud...

qui a tenu quand même à dire le dernier mot

Le Tout-Paris vient de montrer à Françoise Giroud qu'il ne lui en veut pas de l'avoir peint avec la vérité et la pénétration que connaissent bien les lecteurs de « France Dimanche ». Pour fêter la sortie du livre groupant les articles que nous donne chaque semaine notre Françoise, les personnalités dont elle a fait le portrait se sont réunies, jeudi dernier, dans les salons de l'éditeur Gaston Gallimard. Ci-dessus, le peintre parmi ses modèles. Près de Françoise Giroud, Pierre Lazareff, directeur général de « France Dimanche » et directeur de la collection « L'Air du Temps », qui publie ce livre. Juliette Achard excusait son mari Marcel, grippé. Marie Daems remplaçait son mari, François Périer, grippé, lui aussi. Héléna Bossis représentait sa mère, Simone Berriau, directrice du Théâtre Antoine, retenue par les répétitions de « L'Heure éblouissante ». Voici ce que, dans ses articles, Françoise Giroud avait dit de chacun de ces personnages célèbres, qui sont restés ses amis. MARCEL ACHARD : Il est capable de tout, même d'applaudir frénétiquement aux succès de ses confrères. — Mme AURIOL : Mme Auriol a certainement des défauts et des faiblesses, comme tout le monde. Mais où les cache-t-elle? — SIMONE BERRIAU : Elle n'est pas une héroïne de la Bibliothèque Rose. — Me MAURICE GARÇON : Ses confrères le craignent, le respectent, l'envient et ne l'aiment pas. — ODETTE JOYEUX : Elle est souvent cruelle, souvent agressive, particulièrement avec les femmes, parmi lesquelles elle ne compte guère d'amies, parce qu'elle n'a rien à leur dire. — JOSEPH KESSEL : Il est le type de l'homme qui aime mieux passer deux heures avec le camarade de régiment le plus obtus qu'avec la femme de sa vie. — ROBERT LAMOUREUX : D'un bond, il a sauté dans les étoiles. Maintenant, il s'agit d'y demeurer. — NOEL-NOEL : C'est l'infanterie de l'humanité qui l'intéresse, le deuxième classe de la vie. — JEAN NOHAIN : La corde vocale tricolore, le bras arrondi en forme de berceau, le micro en encensoir et « La Marseillaise » en fond sonore, il y a vingt-cinq ans qu'il parle et qu'on l'écoute. — FRANÇOIS PERIER : Un monsieur très bien, un monsieur tout court. — ELVIRE POPESCO : Dès qu'elle est en scène, cette belle lionne fatiguée retrouve l'odeur du cirque, redresse la tête et, en trois coups de patte, écrase le spectateur le plus réticent. — ARMAND SALACROU : Il a la naïveté de s'étonner que tout le monde ne soit forcément heureux d'enregistrer ses succès. — SCHIAPARELLI : Dans son visage pâle, ses yeux noirs portent le deuil du bonheur. — SIMONE SIMON : Socialement, elle est un produit assez typique de ce que la bourgeoisie aisée fait de ses enfants lorsque papa et maman divorcent et se remarient chacun de leur côté. — Mme SIMONE : On affirme qu'elle est géniale lorsqu'elle veut être désagréable. — ERIC VON STROHEIM : Dans son sang bleu toute la pourriture de la vieille Europe et tout le raffinement de ses derniers aristocrates.

A peine sorti, le « Tout-Paris » de Françoise Giroud connaît un immense succès et doit déjà être réédité. Il vient, en outre, d'être sélectionné comme « le meilleur livre du mois », par le club de lecture « Présence du Livre ». Il manque cependant un portrait à la galerie prestigieuse que vous présente Françoise Giroud. Celui de... Françoise Giroud. Ce portrait, « France Dimanche » vient de le demander à Paul Guth. Journaliste de grand talent, Paul Guth peint lui aussi ses contemporains célèbres dans une série de livres intitulés « Quarante contre un ». Par ailleurs, les auditeurs de la radio connaissent bien ses émissions, et les amateurs de littérature ont lu son récent roman, « Le Pouvoir de Germaine Calban ». Nous avons montré à notre Françoise l'article de Paul Guth. Par modestie, elle a tenu à y ajouter quelques notes.

C'EST l'Aziyadé de Loti. Dans sa chambre de l'avenue Raphaël elle ne peut pas supporter le jour de Paris, pourtant feutré de brume. Elle ferme les grands rideaux blancs, puis d'autres encore, avec des oiseaux et d'énormes fleurs de feu. Elle travaille dans cette ombre de harem. On a l'impression qu'elle a acheté son fauteuil de style anglais à quelque diplomate de Sa Majesté Britannique, de passage dans le Bosphore au temps des « Désenchantées ».

C'est une des plus belles femmes de Paris, des plus troublantes, avec des langueurs d'Orient.

— Je ne suis pas brune, dit-elle.

Pourtant c'est l'ambre, en elle, qui frappe. Le satin d'ambre des joues. Les sourcils que quelque henné naturel semble charger d'orage. Et les cils de nuit. En vérifiant, on s'aperçoit, en effet, que ses cheveux ont la couleur de la châtaigne. Ils s'agencent en une brève flamme sur le front, qui se rebrousse aux tempes. Les yeux ne sont que de la soie marron. Mais l'ensemble rejoint la couleur du velours noir et du café derrière les moucharabiehs.

Sa robe m'attendrit.

— Ce n'est pas du tissu. C'est du tricot, dit-elle.

Elle a cette lente coulée de la laine, qui danse autour des pas. Sur elle, tous les bijoux des califes, à la mode de 1953. Aux oreilles, les anneaux des favorites. Sur l'épaule, un lézard d'or à la tête de rubis. Au poignet, les bracelets par lesquels quelque vizir l'enchaîne.

Elle a connu très tôt les coups du sort, entre les deux yeux.

— Vers 1915, avant que la Turquie n'entre en guerre mon père envoya au sultan une adresse très énergique en faveur de la France. Il dirigeait l'Agence Télégraphique Ottomane. Il a dû s'enfuir quand la Turquie s'est alliée avec l'Allemagne. Je suis née deux ans après, à Genève...

Les commentaires de Françoise

On voit bien que vous n'y avez jamais mis les pieds, dans les harems. Moi non plus d'ailleurs. Je recherche l'ombre parce que mes yeux se sont bien fatigués à écrire la nuit.

Paul Guth est très myope. Je serais néanmoins flattée et ravie de lui avoir semblé « troublante » si ce trouble n'avait obscurci à la fois son jugement, sa mémoire et sa faculté d'observation. La langueur d'Orient s'appelle aussi la grippe.

Moi aussi... Parce qu'elle n'est pas encore payée.

Ne vous emballez pas ! Les anneaux coûtent 500 francs, taxe de luxe comprise.

Ce père bouillant, qui aurait pu braver le sultan en six langues, mourut quand Françoise avait onze ans. Elle fit alors connaissance avec la pauvreté. Dans sa tête, derrière l'ambre du front, elle amassa sur la Pénurie tout un lot de maximes.

— Il est dangereux d'être pauvre. Ça rend méchant.

Stupeur des riches, précipités, brusquement, du haut de la roche Tarpéienne, et qui ne savent rien faire de leurs dix doigts.

Françoise connut les bijoux qu'on met au clou, le loyer qu'on ne paie pas, la famille bourgeoise qui contemple cette débâcle avec jubilation.

La petite Aziyadé sans le sou fut harcelée de collège en lycée. Lycée Molière, cours Boutet de Monvel. Et puis à la campagne, à Groslay, une institution où on la reçut par charité.

— De notre splendeur, il nous restait une maison. Juste en face était une pension pour jeunes filles. La directrice se dit : « En voilà une qui va travailler au milieu des autres qui ne f... rien. » J'étais l'idiote, toujours première, alors que les autres se contentaient d'être riches.

Françoise vit s'allonger devant elle, à l'infini, une existence de prof' de piano, au bras de quelque mari miteux.

A quatorze ans, elle déchira le voile du Temple

— Je veux apprendre la sténo-dactylo !...

« Elle a la paresse de faire des études », grogna la famille. Et puis, avec une voix d'ogre déguisé en sirène : *« Si tu veux, nous te les paierons tes études... »* — *« Merci !* répondit l'Aziyadé enragée. *Après, par reconnaissance je devrais laver vos parquets pendant dix ans !... J'aime mieux gagner ma vie toute seule ! »*

Françoise Giroud se redresse dans le fauteuil où elle s'est lovée. Sa joue ne se remonte plus le long de l'œil gauche, en ce sourire de petite fille qui attend la tartine.

— J'ai été trouver un vieux cousin... Je lui ai dit : « Je voudrais cinq cents francs. » Il a sursauté. « Pourquoi faire ? » — « Pour apprendre la sténo-dactylo » Il a failli s'étrangler. En ce temps-là, les jeunes filles présumées de bonne famille ne travaillaient pas. A 14 ans surtout. Mais il a donné les cinq cents francs.

Françoise Giroud devint une demoiselle Remington. Elle s'inscrivit en cette honorable institution qui est devenue, depuis, la pépinière de l'élite digitale des jeunes filles françaises. Cent soixante mots à la minute, le diplôme de première, la libertée gagnée à la force des doigts.

Cette Aziyadé en rupture de voile n'est pas simplement une créature de nostalgie ou d'intellect Elle est doublée d'une manuelle, qui « adore » démonter les carburateurs, trousser le chocolat au lait, cajoler le poulet à l'armagnac, amadouer le joli rôti un peu saignant, pas trop, avec les pommes soufflées.

Riches... Il ne faut rien exagérer.

Comment peut-on être « simplement » une créature de nostalgie et d'intellect ? En fait je simplicite ! Moi qui avait la faiblesse de me croire comme tout le monde, me voilà édifiée. Nostalgie et intellect, tout « simplement ». Mais nostalgique de quoi ? Et intellectuelle en quoi ?

Elle eût souhaité l'art suprême du tripotage : la médecine. A défaut des « *pan ! pan !* » sur la poitrine et de l'oreille collée au dos des patients pour l'auscultation, elle a transporté ces manigances dans la psychologie, comme nous le verrons tout à l'heure.

En 1933, rue Lincoln, Mme Giroud mère, avec les derniers lambeaux des suprêmes débris de feu la fortune, tentait de mettre sur pied une maison de couture. Elle recevait ses clientes comme des amies d'enfance. L'idée de présenter une facture la paralysait. Périlleux principes !...

Nantie de ses cent soixante mots à la minute, Françoise ouvrit *L'Intransigeant* à la page des petites annonces. Au chapitre de la rébellion héroïque succéda celui de la chiquenaude du sort.

M. Lœwy, libraire au coin de la rue Vavin et du boulevard Raspail, demandait une sténodactylo.

— J'aurais pû être engagée dans une aciérie, ou vendre des chaussettes. J'avais la chance de me frotter aux livres. Mon père avait eu une belle bibliothèque. Je savais ce que c'était qu'un « grand papier », une « originale »...

Voici que s'ouvrait cette vie d'activité durant laquelle, jusqu'à présent, elle ne fit jamais rien d'ennuyeux.

Très amoureux de sa future femme, le libraire de la rue Vavin disparaissait parfois. A quinze ans, Françoise Giroud menait seule la baraque.

— J'avais l'air très sérieuse, très revêche, très désagréable.

— Le sang oriental avait joué. J'avais déjà l'air très mûre. Et aussi très sérieuse, très revêche, très désagréable.

Après la chiquenaude de la librairie, celle du cinéma. En général, les metteurs en scène de cinéma ne recrutent pas leur état-major dans les librairies. Mais Françoise Giroud eut la chance d'avoir connu dans son enfance Marc Allégret. Il entra un jour chez le bon M. Lœwy.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? dit-il en déterrant Françoise derrière son comptoir. *Tu achètes des livres ou tu en vends ?...*

— Je gagne ma vie : huit cents francs par mois !

Marc Allégret songea à l'engager comme actrice de cinéma. Les cours d'art dramatique ou cinématographique ne surgissaient pas encore d'entre tous les pavés. Des rougeoiments de scandale, sinon d'enfer, flottaient autour de la condition des comédiens.

— Et puis je suis bourrée de complexes physiques.

Faite pour l'ensevelissement derrière des grilles, auprès de coffret de rayat loukoum, Françoise Giroud, lancée parmi les femmes qui travaillent, vacille entre la timidité et la fausse assurance.

— Plus exactement, je suis mal assurée. On me fait perdre contenance facilement. On me fait croire aisément que je suis stupide horrible à voir. Si on me regarde fixement, je crois que j'ai du noir sur le nez, ou le menton mal bâti.

Elle se crible de reproches. Elle a fait beaucoup de gymnastique. Elle est capable d'exécuter les pieds au mur, le pont, le grand écart Elle en profite pour s'imaginer qu'elle a des épaules de débardeur et pour se représenter sous la forme d'un triangle.

Pendant des années, elle traîna une vie de canard, sans maquillage, sur des talons plats.

Excusez - moi, mais une seule formule peut traduire ce que je pense : « De quoi se marrer... » Et je déteste cordialement les sucreries en tous genres.

Je ne m'imagine pas. Je me regarde quelquefois dans la glace.

Comment est - ce une vie de canard ?

Sa mère, fort belle elle-même, et avide de magnificence, ne cessait de la harceler : « *Il te manque quelques centimètres entre le talon et la cheville !* » Elle lui imposa les talons hauts.

Le jour où Marc Allégret actionna le bec-de-cane de la librairie Lœwy, cette évolution n'était pas achevée. Françoise Giroud ne fut donc pas comédienne, mais d'abord sténo-dactylo de cinéma.

— Je t'engage pour mon prochain film. Tu taperas le scénario ! déclara Allégret.

Le premier rendez-vous eut lieu dans l'appartement de Gide, un vendredi 13.

— En appuyant sur le bouton de l'ascenseur je me suis dis : « Je change toute la direction de ma vie. »

Marc Allégret attendait son collaborateur Jean-Georges Auriol, qui était en retard. « *Je m'excuse, je viens de me marier* », dit Auriol en entrant. Et ils enchaînèrent. Le cinéma apparut soudain à Françoise comme un monde où on se marie à deux heures, sans crier gare, et où on continue son travail l'après-midi

⁂

Le cinéma eut un double aspect de miracle à ses yeux : il lui allouait quatre cents francs par semaine au lieu des huit cents francs par mois de M. Loewy. Et il lui faisait connaître des illustres.

— Parfois, maintenant, dans mes portraits, on me reproche ma bienveillance. J'ai rencontré énormément de gens célèbres à une époque où j'étais moins que rien. La plupart sont des gens bien.

Dans l'admiration de tant de bien qu'elle pense des gens bien et pour bien montrer qu'il est vraiment bien de leur part d'être si bien, elle étire ses syllabes

— Monsieur Pagnol, au maxi-mum de sa cé-lé-bri-té, a été a-do-ra-ble pour une jeune fille qui n'était ab-so-lu-ment ri-en !.. Monsieur Jouvet aussi !...

Le bien de ces gens bien qui, au lieu d'être si bien, auraient pu être si mal, était le soleil qui illuminait ses longues heures de studio.

Dans soixante-dix ou quatre-vingts films, elle fut la *script-girl*. C'est-à-dire la guetteuse acharnée qui vérifie que le héros n'entre pas en habit dans le salon de la marquise pour en sortir en short et chemise Lacoste.

La Grande Illusion la mit en présence de la personnalité de mammouth de Jean Renoir. Il fut le premier à déceler en elle le talent d'écrivain. Il lui dit : « *Vous avez des idées. Vous devriez faire des scénarios.* »

— Je ne crois pas au gens qui vous aident de façon permanente, ni qui dénouent vos problèmes. Je crois à ceux qui vous mettent sur une nouvelle voie, où vous vous débrouillez vous-même.

Jouvet aussi l'aida, mais, lui, de façon plus directe.

— J'étais restée quelques mois sans travailler. En sortant d'un dîner où il y avait Jouvet, je trouvai dans mon sac un chèque de cinq mille francs. Je lui téléphonai pour refuser. Il me répondit : « Il faut prendre les choses simplement. Peut-être qu'un jour je n'aurai pas d'argent et c'est toi qui m'en donneras. »

Dans *Les Rois du Sport*, Françoise Giroud fut la première femme assistante d'un metteur en scène

Nouvelle occasion pour elle de vérifier un des articles du code qui régit les rapports de l'homme et de la femme.

S'il s'agit de la démarche, d'accord. Mais je l'ai gardée.

La nonchalante Orientale doublée d'une gourde au cœur d'or... Vous me comblez, cher confrère. Je commence à comprendre pourquoi les journalistes ont mauvaise réputation auprès des interviewés.

— Le producteur, d'Aguiar, m'a fait confiance. Quand un homme a confiance dans les femmes, c'est qu'il a une femme bien. Quand un homme vous dit : « Les femmes sont menteuses, frivoles, insupportables », c'est que la sienne est ainsi. Pierre Lazareff fait confiance aux femmes parce qu'il a une femme étonnante.

Dans ce film Françoise put aussi éprouver un don qui l'affûta pour les tâches essentielles : une mémoire à la Napoléon. Les autres assistants criaient aux figurants : « Hep ! là-bas ! Taisez-vous ! Rangez-vous ! » La horde des figurants se sentait enfoncée encore plus avant dans son anonymat. Françoise, au contraire, pouvait crier : « *M. Dupont, mettez-vous un peu à droite !... Mme Durand, venez donc par ici !* » Traités comme des personnes humaines, douées d'un nom, les figurants exultaient.

Françoise avait découvert qu'il est bon de faire sentir aux gens qu'ils existent.

La dernière guerre la surprit parmi toutes ces découvertes de moraliste. Ce qu'il y avait de La Rochefoucauld en elle eut l'occasion, parmi ces grands bouleversements, de vérifier combien il est important pour une jeune femme d'avoir une voiture.

— J'aime que l'énergie rende. Or la voiture assure son meilleur rendement, avec le minimum de fatigue.

Voilà, cette fois, une maxime d'économiste, qui marie André Siegfried à La Rochefoucauld.

Pendant la guerre, Françoise se rendit en Simca 5 à Clermont-Ferrand, auprès de sa sœur. Elle y rencontra l'équipe de *Paris-soir* repliée. Elle essaya de dépanner, dans leur installation auvergnate, Charles Gombault et Hervé Mille. A Lyon, Pierre-Jean Launay, directeur littéraire de *Paris-soir*, lui publia des contes.

Peu à peu, elle s'intégra au *Paris-soir* de Lyon. Elle faisait feu de tout bois : contes, nouvelles, traductions de l'anglais. Hervé Mille la mena affectueusement à la cravache.

— Il m'a déchiré des articles quatre fois. Pour un papier sur Jouvet, il m'arrachait les feuillets l'un après l'autre, sans que j'aie le temps de relire.

Paul Gordeaux, Marcelle Ségal l'aidèrent aussi. C'était la conspiration de la goutte de lait, le complot du cœur d'or.

Après 1942, le cinéma reprit Françoise Giroud. Elle s'éleva jusqu'au rang de dialoguiste dans *L'Ange qu'on m'a donné, Antoine et Antoinette, La Belle que voilà, L'Amour, Madame.*

Et voici, le dernier épisode :

— Un jour de 1945, on me téléphone de la part de Mme Lazareff. Je ne la connaissait pas. Elle fondait « Elle ». Hervé Mille lui avait parlé de moi. Entre Hélène Lazareff et moi il y eut un coup de foudre d'amitié mutuelle immédiat. Nous sommes nées toutes les deux un 21 septembre.

Quand *L'Intransigeant* reparut, Pierre Lazareff dit à Françoise : « Vous devriez faire une colonne, comme dans les journaux américains. » Cette suite d'échos devint *Les Nouvelles Lettres de Françoise*

— Il y a longtemps que je voulais faire des portraits. J'aime beaucoup les humains. Je me dis : « Je vais essayer pour « France Dimanche » avec le portrait de Jouvet, qui remonte « Ondine ».

(Lire la suite en page 13.)

Non, de la mesure, Paul Guth, de la mesure ! Jamais un figurant « n'exulte ». Mais il peut travailler avec plus ou moins de bonne volonté.

Si j'ai prononcé cette phrase absurde, et incompréhensible d'ailleurs, vous n'êtes vraiment pas aimable pour MM. André Siegfried et La Rochefoucauld.

Il n'est pas « important pour une jeune femme d'avoir une voiture ». Il est important quand on travaille beaucoup de gagner du temps et de s'épargner de la fatigue. Je suppose que d'autres s'en étaient aperçus avant moi. J'avais essayé de vous expliquer que la possession d'une voiture m'avait toujours paru personnellement plus souhaitable et plus importante que celle des fourrures, des bijoux et des gravures anciennes. Mais décidément je m'explique mal !

Quoi ? Le complot du cœur d'or ? Voilà la gourde qui reparaît. Saint Paris - Soir protégez-moi et le miracle s'accomplit. Non. Là comme ailleurs j'ai rencontré des salauds que je n'ai pas oubliés et des gens très chics que je n'ai pas oubliés non plus. C'est tout. Vous finirez par me faire regretter d'avoir de la mémoire.

Non. Le cinéma n'est pas venu aimablement me chercher. C'était mon métier et le journalisme ne l'était pas. Du moins le le pensais et personne ne m'a jamais dit le contraire à ce moment-là. Alors j'ai essayé de reprendre mon métier.